

CHAUD, FROID: L'ANARCHIE DES MÉTÉORES...

Affirmer que l'été 2023 a été chaud dans l'Hexagone (alias la France métropolitaine) n'est pas tout à fait exact, de même qu'affirmer qu'il a été froid n'est pas exact non plus.

Quant à dire qu'il aurait été tiède, ce serait tomber dans le piège des moyennes qui prétendent résoudre la question des valeurs extrêmes.

Qu'on en juge: des records de chaleur ont été atteints à la fin du mois d'août, comme 44,4° C à Salindres dans le Gard le 23 août, mais des records de froid ont été atteints au début de ce même mois, comme à 10,7°C à Beauvais dans la nuit du 4 au 5 août.

Soit un écart d'une trentaine de degrés en une vingtaine de jours au cours de l'été dans deux régions séparées de sept cents kilomètres.

Comment expliquer les amplitudes thermiques?

C'est bien l'amplitude thermique apparaissant au sein d'un même jour, d'un même mois ou d'une même année qu'il faut souligner. Le réchauffement n'est donc pas si «*global*» que cela puisque, en plein été sous des latitudes moyennes, il surgit des séquences de froid inhabituelles pour une génération. En outre, on a récemment enregistré sur la Terre des «*records de froid*» à Oymakon en Sibérie (moins 71,2°C le 19 février 2013).

Mais, comme le souligne Pierre Pagney, géographe pionnier de la climatologie dynamique dès les années 1950, «*les seuls qui ont vraiment la parole aujourd'hui dans les médias sont les physiciens de l'atmosphère [qui] se sont autoproclamés climatologues dans les années 1970*» (1). Ces physiciens, qui sont presque tous liés au Commissariat à l'Énergie Atomique en France, se fondent sur des modèles de circulation atmosphérique dépassés par la réalité des amplitudes thermiques ou pluviométriques. Ils n'arrivent pas vraiment, par exemple, à expliquer le phénomène d'*El Niño* au large du Chili qui conditionne la météorologie jusqu'en Insulinde.

Interroger la «*globalité*» ne signifie pas remettre en cause la «*régionalité*» des évolutions météorologiques. Les températures moyennes sont plus chaudes en Arctique depuis une quarantaine d'années, tandis que l'évolution inter-annuelle de la banquise est contrastée selon les années et les secteurs. Peter Wadhams, éminent physicien de l'océan près l'université de Cambridge, annonça en 2012 que la banquise arctique pourrait disparaître en 2015 ou en 2016, mais elle est toujours là.

Les évolutions météorologiques selon les régions du monde

L'évolution dans l'Antarctique reste complexe. L'affirmation diffusée par les médias selon laquelle il y a eu «*une vague de chaleur inédite par rapport aux années précédentes*» le 22 mars 2022 (à la station Concordia) joue dangereusement sur les mots puisque la température atteignait alors moins douze degrés. Il faudra expliquer en quoi douze degrés au-dessous de zéro, c'est du chaud, et comment l'inlandsis (ne pas confondre avec la banquise) pourrait ainsi fondre.

L'évolution sous les latitudes tempérées doit prendre en compte les réalités géographiques, en premier lieu le positionnement en façade occidentale (où se trouvent les déserts: Californie, Sahara...) ou orientale (absence de désert de Pékin à Singapour).

(1) Pagney Pierre, «*La climatologie française, la modélisation des climats et le réchauffement climatique*», ÉchoGéo, n°22, 2012.

Côté européen, la météorologie tend vers le chaud depuis une quarantaine d'années, après la séquence de «*global cooling*» (*) enregistrée des années 1940 à 1970.

Côté américain, la façade orientale est très contrastée, tandis que dans le Midwest les blizzards liés aux vortex polaires sont de plus en plus sévères dans les plaines centrales (mi-février 2022 notamment, 276 morts aux États-Unis, 14 au Mexique). Un record de froid a été battu à Oklahoma City depuis 1899 avec moins 26°C le 16 février 2022.

Effet de serre et géo-astronomie

Selon les experts cooptés par le G.I.E.C., l'évolution météorologique ne serait pas d'origine naturelle, mais humaine, liée à l'augmentation des gaz à effets de serre (G.E.S. comme le CO₂) dans l'atmosphère due à l'industrie. Le constat de cette augmentation (la courbe de Keeling) est l'un des rares points de consensus parmi les scientifiques, mais il ne doit pas faire oublier plusieurs nuances ou les désaccords quant aux causes (industrie ou variation astronomique de l'orbite terrestre?). Quel impact des émissions volcaniques? Cycle long ou cycle court?), et quant aux conséquences.

L'augmentation récente des G.E.S. n'est pas uniforme: ni dans l'espace, ni dans le temps court (l'année). Les premières mesures prises en Hawaï montrent une augmentation du CO₂ passant de 315 ppm en 1958 à 385 ppm en 2008. Mais les huit autres stations, qui ont été ensuite créées pour élargir l'observation, révèlent que les amplitudes de G.E.S. varient peu aux pôles, et qu'elles dépendent des saisons aux latitudes moyennes: c'est-à-dire des cycles de végétation puisque les plantes dégagent ou absorbent le CO₂ selon les périodes.

On retrouve donc une géographie différenciée des phénomènes avec la difficulté d'établir une norme dite «*climatique*» sous des latitudes aussi différentes que les tempérées ou les inter-tropicales.

L'enjeu industrialiste et géopolitique du CO₂

L'insistance sur le CO₂ combine deux choses. Il s'agit, d'une part, faire de l'industrie et de l'énergie un enjeu, conformément à la dynamique même du capitalisme (compétition entre secteurs, pays et entreprises). Les capitalistes, les gouvernants et leurs experts ont toujours eu besoin d'un argumentaire scientifique pour entretenir leur pouvoir en masquant les rivalités géopolitiques (les pays industrialisés veulent soumettre les autres). Il s'agit, d'autre part, d'entretenir la peur, à commencer par celle du *Déluge*. Ce vieux mythe, notamment véhiculé par les trois monothéismes dominant l'humanité, est relayé par les outrances scientifiques comme celle de l'évangéliste Al Gore. De nombreux faits contredisent pourtant l'élévation généralisée du niveau océanique qui résulterait d'une fonte de la cryosphère. L'abaissement de celui-ci dans la mer Baltique ou dans la baie d'Hudson au Canada correspond à l'élévation du bouclier hercynien par effet de rebond post-glaciaire (la terre soulagée de la fonte des glaciers se détend comme un élastique, cf. le fameux rocher de Celsius). Quant à la dilatation de la surface océanique par le réchauffement, elle reste très variable. La théorie de Laplace montre que le globe terraqué ressemble à une balle de golf, avec des creux et des bosses, et non à une boule de billard.

Les plages maigrissent par perte d'alluvionnement à cause des barrages en amont favorisant l'hydro-dynamisme plus que l'eustatisme, par exemple au large de la Gironde jusqu'en Oléron. L'un des plus anciens marégraphes de France, celui de Brest (trois siècles), ne montre pas d'évolution extraordinaire (thèse de Nicolas Pouvreau, 2018).

Les inondations sont dues à la conjonction de phénomènes naturels (forte dépression, surcote) et de mauvais aménagements (spéculation immobilière) comme lors de la tempête Xynthia (février 2010). Les vagues plus fortes à Funafuti aux Tuvalu s'expliquent par la destruction partielle de la barrière de corail pour construire un aéroport. La flèche sableuse d'Eita à Tarawa, inoccupée jusque dans les années 1980, voit s'installer une communauté religieuse qui, en déforestant les cocoteraies et les mangroves, accentue d'elle-même son exposition à l'hydrodynamisme. Etc..., etc... Mais rien n'y fait, la croyance et la peur du *Déluge* sont plus fortes. Pendant cet été 2023, les médias ont amplement glosé sur les «*records de chaleur battus*», en passant sous silence les «*records de froid*».

(*) Autrement nommé «*petit âge glaciaire*» par Emmanuel LEROY-LADURIE, «*Histoire du climat depuis l'an mil*». (Note A.M.).

La gouvernance par la peur et par les nombres

Le scientisme qui alimente la peur participe de la «*gouvernance par les nombres*» (Alain Supiot) voulue par le néo-libéralisme (évaluation, quota, algorithme, tableur excel...). Son vocabulaire médiatico-politique imprègne notre quotidien du temps qu'il fait à coup de compétition («*record battu*», «*jamais vu*», «*exceptionnel*»...) ou de chiffrages hasardeux (la température au sol confondue avec la température sous abri, la moyenne calculée à partir des deux extrêmes ou celle qui est calculée heure par heure). Il ne s'attaque pas aux causes de l'inégale répartition socio-économique et géopolitique de l'eau, par exemple.

Simultanément, mais sans que les médias ou les éco-anxieux n'en pipent mot, «*Météo France achève de démanteler le réseau climatologique mis en place depuis 1959 pour le remplacer par des stations automatiques qui excluent l'œil de l'homme pour observer le ciel*» pourtant nécessaire «*pour mesurer la neige, évaluer les brouillards, entendre et voir les orages, ce qu'un simple appareil enregistreur, quelle que soit sa sophistication, ne peut pas faire*» (2).

Cette gouvernance par les nombres occulte les conséquences sociales qui ne sont pas identiques selon que l'on soit patron ou salarié, bien ou mal logé, paysan ou citoyen, bistrotier ou campeur, au sud ou au nord. Le fracas médiatico-politique l'ignore grâce à une naturalisation du social qui impute désormais tous les malheurs du monde au climat. Sans parler des délires de la géo-ingénierie qui risquent d'ouvrir un nouveau cycle capitaliste à coups de budgets faramineux et qui vont relancer le nucléaire au prétexte de «*lutter pour le climat*», nouveau charabia de la langue technocratique.

Bien sûr, il y aura toujours des amateurs de pensée simple et binaire pour crier au climato-scepticisme, un peu comme les staliniens qualifiaient de réactionnaires ou de fascistes les critiques qui osaient douter des chiffres mirifiques des plans quinquennaux. Mais la pensée libre est à ce prix, au cœur de l'anarchisme qui doit se garder de tout scientisme (3).

Philippe PELLETIER,
géographe.

(2) *Le Météo-Fil en Rhône et Loire*, n°200, juin 2023.

(3) «*Climat & capitalisme vert, de l'usage économique et politique du catastrophisme*», Paris, Nada, 2015.